

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 2

Artikel: Vieux mots
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quemment de ces visites-là. Il aimait ces vagabonds qui apportaient quelque diversion à sa vie de solitaire; il avait toujours pour eux quelques sous et un verre. Ce jour-là, M. Marc B. se retournant reconnut le visiteur.

— Bin lo bondzo ! dit-il tout en maniant la bêche.

L'arrivant qui n'avait jamais vu le propriétaire s'imagina, à la mise, qu'il avait affaire au domestique. Aussi ne se mit-il pas en frais de politesse.

— Bien le bonjoû ; il n'est pas là le patron ?

— Que non.

— Où est-il ?

— Ma foi, il ne me dit pas où il va, ni ce qu'il fait ; il est parti ce bon matin ; mais peut rentrer d'un instant à l'autre.

— Ah !... dis voir, c'est un rude vilain bougre, on dit qu'il ne vaut rien tant pour les pauvres.

— Eh ! quelle horreur ! Qui vous a dit ça ?

— Je sais pas ; on dit comme ça que c'est un mauvais bougre.

— Ma foi, je n'en sais rien ; pour moi, je n'ai pas à m'en plaindre

— Te paie-t-il bien ?

— Que oui.

— Il te donne bien à manger ?

— Que oui... Et tenez, vous me faites penser que c'est le moment de prendre les » dix-heures ». Acceptez-vous un bocon de pain et de fromage ?

— C'est pas de refus, ma foi ; je n'ai rien mangé ce matin et j'ai la peau du ventre qui se bat avec celle du dos.

L'ami Marc sourit, fit entrer son étrange visiteur et l'installa dans sa cuisine, devant une niche de pain blanc et un bon quartier de Gruyères.

— Tenez, servez-vous, pendant que je descends à la cave tirer un verre.

L'autre ouvrit de grands yeux étonnés.

— Comment, il te laisse la clé de la cave ?

— Que oui !... Tu vois que ce père B. n'est pas si mauvais qu'on le dit.

Ils mangèrent et trinquèrent ; le vin était bon et le vagabond, cependant qu'il se réconfortait, ne cessait de médire du propriétaire de la Cascinetta. Mon ami Marc, avec un sérieux dont il a emporté le secret, le poussait aux confidences en remplissant son verre ; il en fit ainsi dire pis que pendre de ce « vilain bougre », comme il l'appelait.

— Au fond, vous avez raison, disait-il même ; il ne vaut pas le diable. Puis, soudain : Ah ! mon Dieu, s'il allait revenir et nous trouver en train de manger son fromage et de boire son vin....

Et vite il débarrassa la table.

Dans le jardin, il donna quelques sous à son visiteur qu'il congédia sous prétexte qu'il avait un travail à terminer avant l'arrivée du patron.

Puis le vagabond à peine à l'angle du chemin, près de la maison d'école, il partit d'un grand éclat de rire...

Méditez cela, lecteurs, et vous verrez que mon ami Marc B. était un brave cœur qui avait sa façon de pratiquer la charité.

Que Dieu ait son âme, moi je lui garde un pieux souvenir.

CH.-GAB. MARGOT.

Vieux mots.

M. F. Isabel demandait, dans l'avant-dernier numéro du *Conteur*, des éclaircissements sur le vieux mot d'*avouillards*. Grâce à l'obligeance de M. Alfred Millioud, nous sommes en mesure de lui en donner d'aussi complets que possible :

Ce mot, nous écrit M. Millioud, se rencontre souvent dans le *Registre du Conseil d'Aigle*, au XVIII^e et

au XVIII^e siècle. Il s'écrit aussi *advouillards*, *avouillard*. Nous allons donner quelques citations par lesquelles le sens apparaîtra de lui-même.

En décembre 1687, il est dit : « La récolte des *avouillards* et visite des cheminées a été arrêtée précisément à mercredi prochain. »

En novembre 1688 : « On publiera la récolte des *avouillards*, on pourra aller à la Chenaux à des jours où il se trouvera des charge-ayants (délégues du Conseil) pour prendre garde qu'il ne s'y commette aucun abus. »

Le 9 décembre 1737, ce mot est en marge d'une délibération conçue comme suit : « Comme on se trouve dépourvu de fiches et que l'on craint que LL. EE. ne nous en accordent plus dans leurs limites (de forêts), M. le Procureur est chargé d'aller à Leysin avec un conseiller, faire un rôle exact des vaches qu'il y a rièr le territoire de Leysin et avertir tous les particuliers de les faire venir au plus tôt. Le Secrétaire des Bâties (dignes de la Grande-Eau) devra faire un rôle pour la recouvrement des *avouillards* que les habitants doivent tant pour le fodge que pour la taxe de leurs biens, lequel rôle sera publié pour la conduite de ceux qui les doivent fournir. »

En novembre 1751, « on se trouve entièrement dépourvu de fiches ou *avouillards* pour piloter et assurer les bâties du Rhône et de la Grande-Eau. »

Dans un compte de 1660 (aux archives d'Aigle), il y a encore : « Pour achat de deux maillets pour battre l'*advouillard* vers la Grande-Eau, 1 florin. »

Qu'on nous permette encore une citation qui n'est pas la moins concluante ; dans un document qui remonte à l'an 1544, il est dit : « Aussi doivent les dits de Leysin, bailler tous les ans, pour chaque vache qu'ils garderont, un *avouillard* aux dits d'Aigle pour les dites bâties, lesquels *avouillards* ils doivent couper rièr leur communauté de Leysin s'ils y en trouvent ; et ças avenant qu'ils n'en trouvent, alors ils peuvent couper sur la communauté d'Aigle, aux lieux plus convenables et moins dommageables. »

En somme, ce sont donc des pieux de sapin. *Avouillard* me semble signifier exactement un « arbre à aiguilles » ; ou bien simplement « une grosse aiguille, une flèche », à peu près comme cet autre vieux mot, la *dagne*, fréquent aussi dans les anciens documents.

Car je trouve mention en 1594 d'un *avouillard* de faug, c'est-à-dire de hêtre, planté à un endroit où devait ensuite être mise une borne, dans la plaine du Rhône du côté du Valais.

Il existe, dans la région du Grand-Combin, « le massif des *Avouillons*, composé d'une vingtaine de pointes toutes plus délabrées les unes que les autres, d'où son nom : *Avouillons* ou *Avollons* qui, dans le patois de la région, signifie *Aiguillons*. » (*Echo des Alpes*, février 1897.)

Rière Gland, il y a aussi les *Avouillons* ; je ne puis pas en parler de visu.

L'*Avouillon* était, avant 1722, un lieu dit dans l'endroit qui, aujourd'hui, s'appelle l'*Entremouye*, entre La Posse et Gryon.

Ce qui parle encore en faveur de ce sens de « grosse aiguille », c'est que, selon Gilliéron, dans le patois de Vionnaz, le mot *avoueller* se dit d'un épi qui commence à « pointer ».

L'an ion.

Vouaïque don cé l'an ion avau la dérupo io l'a ètà teni compagni ài vilho chacots, ài z'épolettès, ài crinolines, ài brego, et tot plliein d'affèrès dâi z'autro iadzo qu'on a remisâ pè lo lénau avoué la vilha farraille.

Eïn-no ètà tré ti conteints dé cé l'an ion ? Oi et na ! mâ, po bin deré, ceïn n'est pas onco tant mau z'allâ se n'y avâi pas z'clia pesta dè grâla qu'a tot tsapliâ lo vegnoubllo dâo côté dè pè Vevay, mâ, on a bio fêrè, quand lo mau vâo arrevâ, lo faut supportâ et, po ceïn qu'eïn est dè la grâla, l'aront bio teri contre avoué dâi pices dè doze et tota l'artillèri dè l'arsenau dè Mordze po la reinvouyi pe levé, bernicle ! quand le vâo tsezi, faut la recaidrè et cliâo carres dè pétolès bliantsès que lo bon Dieu no z'eïnvoiyè, l'est binsu po no z'apreindrè que n'eïn petètrè oquèi à no reprodzi.

L'an ion n'a pas ètà tant bon po lè rai et cliâo que sont hiaut plliaci ; la tanta Vittorine, l'eimpereusa dâi Godèmes dè pè Metrux, a veri lo dou à la metse ; ma fai, l'ètà dza vilha et quand l'hâora d'eïnfelâ lo gardabi dè sapin est quie, n'a pas, faut modâ !

Et cè pouro Marque Tienlair, lo Prèsideint de l'América d'amont, ditès-vai ! Sè vaire tiâ dinse et onco pè 'na cacibraille d'anarchiste ! Eh ! chameaux, va ! foudrai-te pas tot ceïn ètèrti !

La fenna âo rai dâi macarounis a bouébâ l'an passâ et cliâ à l'eimpereu dè Russie assebin, mâ ceïn ne lâo va pas tant. Nicolas est bordon qu'on dianstro et lo Vitto-Manivelle est tot grinzdo, kâ, comptâvnt su dâi valets et craque ! dâi demi-batz ti lè dou. L'ont fè tot parai dâi tire-bas dâo dianstre po cliâo dou batsi et lè duès sadze-fennès ont reçu dâi trindiettes que n'ètà pas dè la moqua dè tsat, allâ pi !

La fenna âo rai dè Serbie atteindâi assebin dâo novè po l'an passâ, lo bri ètà dza coumeindâ et... rein ! Lè papai, que sont tant crouiès, desiont que lo Quesandre, quand l'a ceïn vu, avâi taupâ sa fenna et que volliâvè mimameint demandâ son divorce. Ora, ne sarâi-te pas 'na vergogne po dâi dzeins ass ; hiaut plliaci ! Mâ tot ceïn n'est que dâo barjaquâdzo, à ceïn que paret.

Lè z'Anglais sè tserpegnont adè avoué lè Transvaliens, qu'on ne sâ pas quand ceïn vâo botsi ; cliâo Boaires tignont bon et ne volliant pas bastâ ; l'est veré quene sont pas dâicapons ; l'ont cé gènerau de Vette qu'est on tot terriblio ; po lo corradzo, resseimbliâ à Vinquèriède, vo sèdès, cé dè Sinpauque ! et l'a atant poaire dè Kirchenair et sè bataillons, qu'on osé dè 'na caie dè motse. Lâo fot dâi racliâtes dâo tonaire et font sautâ à la dynamita dâi treins dè marchandi quasu totès lè senannès et ceïn n'a rein l'air dè volliâi botsi.

Lè Français n'ont pas fè grand pussa l'an passâ. Eïn dévânt, tsandzivant lâo Conset d'E-tat atant dè iadzo què no z'autro dè tsemise ; mâ ora, l'eïn ont ion que tint bon, n'a pas ! L'ont tot parai manquâ dè s'eimpougni avoué lè Turques rappo à on eïndèbarcadèro dè bateau à vapeu que l'ont per lè et l'aviont dza einvouyi 'na demi-compagni dè navioys po lè bombardâ ; adou Rebedoulami, lo surtan, a prai poire et l'a bastâ.

Guelioumo fâ adè dâi discon decé delé à sè z'allemands, mâ dâi iadzo, cliâo chouabes ne lè z'avâlont pas asse bin ni avoué atant dè plliési què la campouta et lo bacon, kâ bin soveint, va pi trâo liein !

Per tsi no, n'a pas z' gros grabudzo, hormi que stu l'âton n'eïn renoumâ lè municipau et lè grands conseillers ; y'eïn a zu dâi dègomâ, dâi vilho qu'ont ètà renoumâ et on a boutsi lè pertes eïn metteint dâi dzouveno. Et tandi cliâo quat'ans on ne vâo dièro vaire se ceïn âodrâ mi, sarè tot'on, coumeint desâi la tanta Françoisè à se n'homme lo leindèman dâi vôtès po lè conseillers dè coumouna. Noumâ lè z'ons, boutâ lè z'autro, l'est tot lo mimo diablo ; d'ailleu, cliâo conseillers ne valliant pas pllie tcher lè z'ons que lè z'autro !

Ora, cliâ vilha, ne sarai-le pas 'na tota bouna po on syndico !

Le pensionnaire des Blesson.

FIN.

Quand deux ou trois heures plus tard, M^{me} Blesson rentra, elle trouva la maison sens dessus-dessous. Les portes claquaient, Madeleine allait et venait en levant les bras au ciel et l'on entendait la voix de M. Blesson qui criait : « Où est-il ce sacré pant ? où est-il ce bandit ? Il faut que je lui flanque mon pied quelque part !... Canaille ! canaille ! canaille ! »

— Grand Dieu ! qu'arrive-t-il, Madeleine ?